

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

VAYESHEV

11 Questions à poser à la table de chabbat

Onze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Yehouda et Tamar : le scandale qui prépare la délivrance » : comment le chapitre le plus scandaleux de Vayeshev prépare la royauté d'Israël. Trois fils aux noms d'impasse, une femme qui ose, trois gages, deux mots — reconnais donc — et une lettre brisée dans le mot paix.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Vayeshev

-
- | | |
|-----------|--|
| 01 | Pourquoi Yehouda, et pourquoi ici ? |
| <hr/> | |
| 02 | Hira, Hiram et le marchand |
| <hr/> | |
| 03 | Er, Onan, Chéla : trois noms, trois chemins |
| <hr/> | |
| 04 | Le palmier et la colonne de fumée |
| <hr/> | |
| 05 | Garder une idole, refuser un nom |
| <hr/> | |
| 06 | Une main invisible |
| <hr/> | |
| 07 | L'amertume qui ose |
| <hr/> | |
| 08 | Le sceau, le cordon et le bâton |
| <hr/> | |
| 09 | « Reconnais donc » |
| <hr/> | |
| 10 | La main qui sort et se retire |
| <hr/> | |
| 11 | Le vav brisé de chalom |
| <hr/> | |

Pourquoi Yehouda, et pourquoi ici ?



PRÉSENTATION

Yossef vient d'être vendu et emmené en Égypte. Le récit s'interrompt net, et tout un chapitre s'intercale : « Yehouda descendit d'auprès de ses frères ». La Torah, rappelle le Rav, ne nous cache pas la réalité de la vie, même la plus scandaleuse.

LA QUESTION

Pourquoi arrêter le récit de Yossef au pire moment, pour raconter la descente de Yehouda ?

LA RÉPONSE

« Yehouda descendit d'auprès de ses frères » (Béréchit 38, 1) ; « Que gagnerons-nous à tuer notre frère ? » (Béréchit 37, 26).

La descente de Yossef en Égypte est déjà le germe de la réalisation de la promesse faite à Avraham : sa descendance serait étrangère sur une terre qui n'est pas la sienne. Mais avant que cette descente ne se concrétise pour toute la maison de Yaakov, D' prépare déjà ce que sera la libération de ce peuple — et elle s'effectuera à travers Yehouda.

Or c'est Yehouda qui a proposé la vente. Deux frères ont voulu sauver Yossef. Réouven voulait qu'on le jette dans le puits, pour se décharger du sang, du fratricide. Yehouda a dit : pourquoi le laisser pourrir là ? Vendons-le ; il éprouvera dans sa chair la servitude, lui qui rêvait de grandeur.

Et au même moment, Yehouda connaît lui aussi une descente. Ses frères, pris de remords en voyant que leur père ne se console pas, lui reprochent de les avoir convaincus. Il n'est plus reconnu par eux, il se sépare d'eux. L'un descend pour devenir gouverneur ; l'autre, pour préparer le libérateur.

CONCLUSION DU RAV

Ce qui peut nous sembler le plus scandaleux peut porter une petite lueur de morale.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des chutes qui préparent quelque chose. Quelle « descente » dans notre vie — un échec, une rupture — a préparé, sans que nous le sachions, ce qui est venu ensuite ?

Hira, Hiram et le marchand



PRÉSENTATION

Yehouda s'établit près d'un Adoulamite nommé Hira, et épouse la fille d'un homme « kenaani ». Pourquoi la Torah prend-elle la peine de nous donner ces détails ?

LA QUESTION

Un même récit peut-il se lire comme une affaire commerciale, politique, morale ou métaphysique ?

LA RÉPONSE

« Un homme adoulamite nommé Hira... la fille d'un homme kenaani » (Béréchit 38, 1-2) ; Rachi : kenaani, un marchand.

Jusqu'ici, les patriarches avaient évité toute alliance avec les habitants de Kanaan, et voici que Yehouda épouse une Kenaanite. Mais tout dépend du niveau de lecture. Pour celui qui voit en Yehouda un tsaddik, cette femme n'était pas d'origine kenaanite : kenaani veut dire aussi commerçant, c'était la fille d'un marchand.

Et pourquoi nous dire que le compagnon de Yehouda s'appelle Hira ? Ce n'est pas pour rien : cela doit nous faire penser à Hiram, qui a aidé Salomon à construire le sanctuaire. La Torah insiste encore plus loin, en nommant « Hira, son compagnon » quand ils montent à Timna.

C'est vrai de toute la Torah : cela dépend du niveau auquel on la lit, et dans quelle perspective — commerciale, politique, morale ou métaphysique. Chacun se projette lui-même sur le texte.

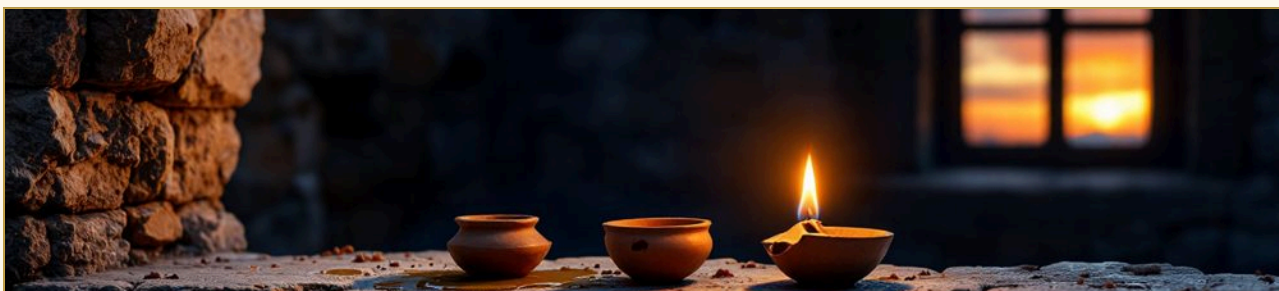
CONCLUSION DU RAV

Chacun va découvrir sa personne à travers l'interprétation qu'il fera lui-même du texte.

LEÇON POUR LA TABLE

Pensez à une histoire de famille que tout le monde connaît. Chacun la raconte-t-il de la même façon ? Et qu'est-ce que sa manière de la raconter dit de lui ?

Er, Onan, Chéla : trois noms, trois chemins



PRÉSENTATION

Yehouda a trois fils. Le Rav lit leurs noms comme trois tentatives successives, dont deux échouent. Après le troisième, précise le texte, il n'y aura plus d'enfant.

LA QUESTION

Que disent les noms des fils de Yehouda sur les chemins qui mènent — ou non — à la délivrance ?

LA RÉPONSE

Er, Onan, Chéla (Béréchit 38, 3-5) ; « jusqu'à ce que vienne Chilo » (Béréchit 49, 10).

Er, c'est l'éveil — mais c'est aussi détruire : il y a là une intelligence destructrice. Onan vient du mot on, la force ; mais il est aussi synonyme d'avélout, le deuil. Voici une force sur laquelle on s'appuie, en laquelle on fonde des espoirs, mais qui fait malheureusement de nombreuses victimes : il y a un parfum de deuil dans cette force.

Chéla, c'est l'illusion, l'imaginaire ; mais c'est aussi une volonté de transcender ce côté destructeur d'une intelligence négative et d'une force néfaste, l'espoir d'un monde meilleur qui aurait tiré la leçon. Et Chilo est un synonyme de Machia'h.

Là, cela s'arrête : après ce troisième enfant, il n'y en a plus. Les deux premiers essais n'ont pas abouti, parce que l'intelligence n'a pas été employée à bonne fin et que la force, elle aussi, s'est révélée destructrice.

LEÇON POUR LA TABLE

Une intelligence peut détruire, une force peut endeuiller. Dans notre famille, de quoi usons-nous le plus : de l'intelligence, de la force, ou de l'espérance ? Et à quoi les employons-nous ?

Le palmier et la colonne de fumée



PRÉSENTATION

Yehouda prend pour son aîné une femme nommée Tamar. Son nom, dit le Rav, a plusieurs visages : le soleil, le palmier, et la colonne de fumée qui montait de l'encens.

LA QUESTION

Comment ce qui est impur peut-il entrer dans ce qui est saint, et même le renforcer ?

LA RÉPONSE

Tamar (תמר) = 640 = chémech (שמש), le soleil ; « comme des colonnes de fumée », kétimrot achan (Chir hachirim 3, 6).

La valeur numérique de Tamar est celle de chémech, le soleil : Yehouda, plein d'énergie et de foi, voudrait faire naître un autre courant, non celui qui mène l'homme vers l'Égypte, mais celui qui l'en tire. Tamar, c'est aussi le palmier, cet arbre qui se dresse vers les hauteurs, dont le fruit est immangeable tant qu'il n'a pas atteint sa maturité, et très doux lorsqu'il est mûr.

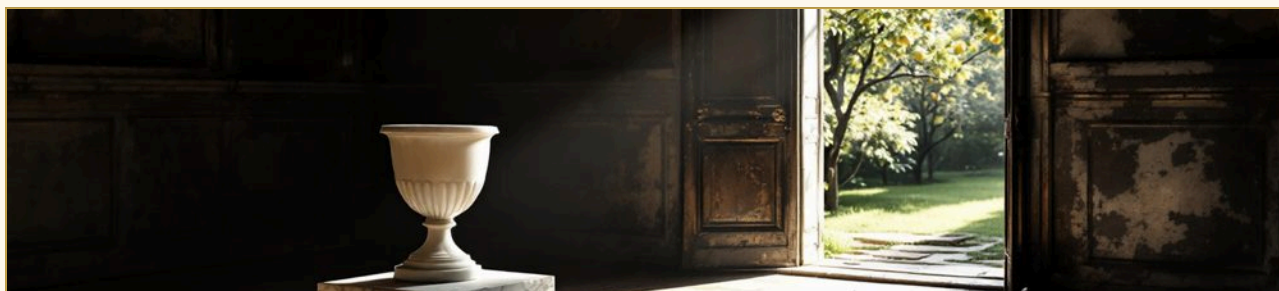
C'est enfin timrot achan, la colonne de fumée de la kétoret, l'encens. Ce parfum intense devait sa force à un élément impur, la 'helbena, qui était en lui et qui, à lui seul, était interdit. Telle est toute la capacité de Tamar : intégrer l'impur dans le pur, et justifier ainsi ce monde imparfait.

Car D' a laissé ce monde à l'état brut précisément pour que l'homme puisse devenir Son associé dans l'œuvre de la création.

LEÇON POUR LA TABLE

Y a-t-il dans notre vie une « 'helbena » — un défaut, un épisode amer — qui a fini par donner de la force à ce que nous faisons de mieux ? Saurions-nous en parler à cette table ?

Garder une idole, refuser un nom



PRÉSENTATION

Er meurt ; puis Onan, que Yehouda avait donné à la veuve selon l'usage du lévirat, meurt à son tour. Le texte reste discret sur leurs fautes. Le Rav, lui, cherche ce que chacun refusait.

LA QUESTION

Qu'ont refusé Er et Onan, chacun à sa manière ?

LA RÉPONSE

« Onan savait que la descendance ne serait pas à lui » (Béréchit 38, 9).

Er est victime de cette intelligence qui rend hommage à la beauté. Fasciné par sa femme, il ne veut pas la voir enlaidie par le port d'un enfant. Il ne veut pas d'enfant : il voudrait la garder telle une idole.

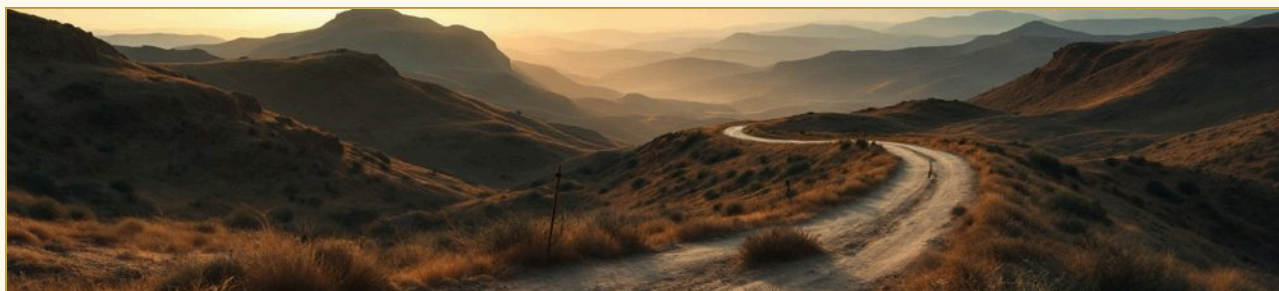
Onan, lui, est pris dans le lévirat, le yiboum : le frère disparu n'a pas laissé d'enfant, le cadet épouse sa belle-sœur pour donner un nom à son frère et assurer sa pérennité. Cela exige un effacement de soi. Mais l'idée d'un enfant qui serait le projet de son frère, et non le sien propre, le dérange énormément. Il respectera les formes, sans aller jusqu'au bout.

À un participant qui demande en quoi Onan est « détruit à la base », le Rav répond : il ne voulait pas donner une finalité à sa force, parce qu'elle allait servir le projet de son frère. C'est un phénomène que nous vivons encore aujourd'hui : des frères qui voudraient bien réaliser la chose, mais pour leur nom à eux, pour leur propre gloire, pas pour un frère.

LEÇON POUR LA TABLE

On reconnaît une intention à ce qu'elle exige d'être signée. Qu'avons-nous refusé de faire parce que le mérite en reviendrait à un autre ? Et que gardons-nous intact, par peur de l'abîmer, au lieu de le laisser porter du fruit ?

Une main invisible



PRÉSENTATION

Certains passages de la Torah, comme celui de Réouven, se lisent à la synagogue sans être traduits. Celui de Yehouda et Tamar se lit, se traduit et se commente. Le Rav y voit le signe d'une présence.

LA QUESTION

Comment un récit fait de faiblesses humaines peut-il être conduit, en secret, par une main d'en haut ?

LA RÉPONSE

Michna Méguila 4, 10 : l'épisode de Réouven se lit sans être traduit ; celui de Tamar se lit et se traduit.

Ce n'est pas une expression sauvage de l'homme, tout simplement : il y a aussi une main de D' dans ce récit. On dirait que derrière tout ce qui se passe, une main invisible oblige Yehouda à aller vers une femme kenaanite, à choisir une femme telle que Tamar pour ses enfants, puis le fait lui-même trébucher dans une épreuve qu'il ne surmonte pas.

Il arrive quelquefois, dans la vie, des situations dont nous ne sommes plus les maîtres, et qui nous obligent à une action contraire à nos propres convictions. On se demande ensuite pourquoi on s'est laissé faire ; on voudrait se reprendre, mais ce qui a été fait a été fait.

Et c'est précisément à travers ce récit, que l'on ne cache pas, que se prépare la royauté d'Israël.

LEÇON POUR LA TABLE

Avons-nous vécu une situation où nous avons agi contre nos propres convictions, comme entraînés ? Avec le recul, y voyons-nous seulement une faute, ou aussi le commencement d'autre chose ?

L'amertume qui ose



PRÉSENTATION

Chéla a grandi, et on ne le donne toujours pas à Tamar. Elle ôte ses habits de veuve, se couvre d'un voile et s'assied sur la route de Timna. Un participant s'étonne : l'amertume ne paralyse-t-elle pas, plutôt ?

LA QUESTION

L'amertume rend-elle forcément passif, ou peut-elle pousser à agir ?

LA RÉPONSE

« Car elle voyait que Chéla avait grandi, et elle ne lui avait pas été donnée pour femme » (Béréchit 38, 14) ; Esther : « et si je dois périr, je périrai » (Esther 4, 16).

Tamar se sait mise à l'index et ne l'admet pas. Il y a ce côté amer de Tamar — mar, l'amertume — qui l'incite à la révolte : elle ne veut pas se soumettre à un destin. Elle a intégré cette famille et voudrait à tout prix s'y réaliser, comme Ruth le fera plus tard.

L'amertume, répond le Rav, c'est d'avoir tant espéré : on lui a promis les choses et on ne les lui donne pas. Alors, perdu pour perdu, elle choisit une autre voie. C'est ce que dit Esther : jusqu'à présent j'étais forcée ; maintenant c'est moi qui vais aller vers le roi, quitte à sacrifier ma fierté, pour sauver mes frères. Cela s'appelle avéra lichma : une transgression accomplie au nom d'une grande mitsva.

On rapproche cela de la Akéda. Bonne comparaison, dit le Rav, sauf que la Akéda était une épreuve, dont Avraham a été dissuadé ; ici, c'est un vécu mené jusqu'au bout, à l'initiative de l'homme lui-même.

CONCLUSION DU RAV

L'amertume, c'est d'avoir tant espéré.

LEÇON POUR LA TABLE

Quand une promesse qu'on nous a faite n'est pas tenue, nous replions-nous ou agissons-nous ? Et jusqu'où est-il juste d'aller pour obtenir ce qui nous revient ?

S U J E T 0 8

Le sceau, le cordon et le bâton



PRÉSENTATION

Yehouda, de passage, ne reconnaît pas sa belle-fille sous le voile. Il lui promet un chevreau ; elle exige un gage. Et ce gage n'est pas choisi au hasard.

LA QUESTION

Pourquoi Tamar demande-t-elle précisément ces trois objets ?

LA RÉPONSE

« Ton sceau, ton cordon et ton bâton qui est dans ta main » (Béréchit 38, 18).

Nous sommes dans un monde où la Torah n'a pas encore été donnée, où les règles du mariage n'ont pas encore été dictées. Une femme qui plaisait, si elle était d'accord, on lui donnait ce qu'elle demandait, ou bien on la prenait pour épouse.

Tamar, elle, demande les trois exigences qu'une femme peut réclamer à son mari pour le respect de sa personne. Le bâton, c'est le pain : qu'il la nourrisse. Le cordon, c'est le vêtement : qu'il l'habille. Le sceau, c'est le respect de sa personne. Ce sont les trois conditions auxquelles s'engage, aujourd'hui encore, tout nouveau marié.

Sous le voile, elle réclame déjà ce qu'une épouse est en droit d'exiger : tu vas me l'assurer.

LEÇON POUR LA TABLE

Nourrir, vêtir, respecter : lequel des trois oublie-t-on le plus facilement dans une famille ? Et que serait, aujourd'hui, un « sceau » donné à quelqu'un que l'on respecte ?

« Reconnais donc »



PRÉSENTATION

Tamar, condamnée au feu, ne dénonce pas Yehouda. Elle envoie les gages qu'il lui avait laissés et lui fait dire : reconnais donc à qui appartiennent ces objets. Yehouda avait employé les mêmes mots devant son père, avec la tunique de Yossef.

LA QUESTION

Pourquoi Tamar, qu'on emmène au bûcher, préfère-t-elle risquer sa vie plutôt que de nommer le père de ses enfants ?

LA RÉPONSE

« *Haker na* » — *reconnais donc (Béréchit 37, 32 et 38, 25) ; « Tsadka mimeni » — elle est plus juste que moi (Béréchit 38, 26) ; Sota 10b.*

Le frère qui a usé de ruse envers son père en lui présentant le vêtement et en lui disant « reconnais donc » est aujourd'hui confronté à une femme qui s'est enveloppée d'un vêtement et qui lui dit à son tour : reconnais donc. Il aurait pu se taire. On vient lui dire que sa belle-fille s'est prostituée ; s'il ne voulait pas lui donner Chéla, c'était la meilleure occasion de rompre avec elle.

Mais Tamar a préféré ne pas l'accabler et se contenter de dire : voici les objets qui m'ont été donnés en gage, à toi de reconnaître. De là nos sages ont appris qu'un homme devrait accepter de se jeter dans le feu plutôt que d'humilier son prochain en public. Et Yehouda le dit : elle est plus juste que moi, c'est de moi qu'elle est enceinte, parce que je ne l'ai pas donnée à mon fils Chéla.

CONCLUSION DU RAV

Elle n'a pas voulu l'humilier, elle a voulu qu'il assume sa responsabilité.

LEÇON POUR LA TABLE

Se taire pour ne pas humilier coûte plus cher qu'on ne croit. À qui avons-nous, cette année, épargné une humiliation en payant nous-mêmes le prix ? Et de quoi attendons-nous encore qu'un autre dise : c'est de moi que cela vient ?

La main qui sort et se retire



PRÉSENTATION

À la naissance, une main sort, puis se retire ; c'est l'autre enfant qui surgit, et le premier revient ensuite, un fil écarlate au poignet. On les appelle Pérets, la brèche, et Zérah, le lever du soleil. Et ce sont, cette fois, de vrais jumeaux.

LA QUESTION

Que se joue-t-il dans cette main qui sort et se retire — et pourquoi la brèche passe-t-elle avant le lever du jour ?

LA RÉPONSE

Béréchit 38, 27-30 ; chez Rivka, le mot jumeaux, tomim, est écrit sans aleph (Béréchit 25, 24) — l'un juste, l'autre non.

Chez Rivka, le mot jumeaux s'écrit sans aleph : ce sont de faux jumeaux, l'un tsaddik, l'autre racha. Ici le mot est entier : ils sont véritablement jumeaux, tous deux tsaddikim. Ce sont deux courants, deux libérateurs.

De Pérets sortira David, celui qui brandit son arme contre Goliath, qui réalise la royauté d'Israël, qui libère la terre et prévoit déjà le lieu du Temple — et Ruth viendra vers Boaz dans des conditions semblables pour le mettre au monde. Pérets, c'est le surgissement : il ne veut pas d'essais diplomatiques indéfiniment repris, où l'on fait simplement ce que l'on peut en tenant compte de ce que pensent les nations. Zérah, c'est le lever du jour : on n'affirme pas par la seule force une promesse qui n'a pas encore vu le jour ; il faut qu'au sein des nations il y ait une reconnaissance.

L'un confie à D' la libération définitive et accepte qu'elle se fasse petit à petit ; l'autre dit qu'il ne faut pas attendre, qu'il faut agir vite. Les deux s'affrontent déjà à la sortie du ventre de Tamar.

CONCLUSION DU RAV

Il ne veut pas d'une main qui rentre et qui sort.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a ceux qui forcent et ceux qui attendent la reconnaissance, et chacun traite l'autre d'imprudent ou de lâche. Lequel sommes-nous ? Et dans quelle affaire, en ce moment, tendons-nous la main sans oser la laisser sortir ?

Le vav brisé de chalom



PRÉSENTATION

Dernière question du cours : faut-il viser la perfection ? Le Rav répond par une lettre. Dans un Séfer Torah, une lettre coupée rend le rouleau invalide — sauf une, coupée exprès : le vav du mot chalom, dans l'alliance donnée à Pin'has.

LA QUESTION

Pourquoi la seule lettre volontairement brisée de la Torah se trouve-t-elle dans le mot « paix » ?

LA RÉPONSE

« Voici que Je lui donne Mon alliance de paix » (Bamidbar 25, 12), écrit avec un vav coupé ; « Il n'y a pas de juste sur terre qui fasse le bien sans fauter » (Kohelet 7, 20).

Pin'has a usé de violence pour arrêter une épidémie qui avait déjà fait vingt-quatre mille victimes, en tuant Zimri en même temps que la princesse Kozbi. Et D' conclut avec lui une alliance de chalom. Mais le vav de ce chalom est coupé, parce qu'une paix acquise par la violence n'est pas recommandée.

Il est vrai que nous ne sommes pas dans un monde chalem : le parfait n'existe pas. Mais ce que nous avons à réaliser, c'est le chalom : que l'imperfection vienne soutenir le mouvement vers la perfection. Le vav est la lettre de conjonction, celle qui attache une lettre à l'autre, un objet à l'autre, un homme à son prochain.

C'est pourquoi l'on dit Chabbat chalom : le Chabbat rassemble en lui toutes les imperfections de la semaine et réalise l'harmonie de tous les éléments de la création. Et même le tsaddik doit être conscient de son imperfection.

CONCLUSION DU RAV

Le parfait n'existe pas ; ce que nous devons réaliser, c'est le chalom.

LEÇON POUR LA TABLE

Qu'avons-nous laissé « imparfait » cette semaine, que le Chabbat pourrait rassembler ? Dans notre maison, préférons-nous une paix parfaite imposée, ou une paix imparfaite partagée ?